

Comme «Yeelen» du Malien Cissé, «Yaaba» du Burkinabe Ouedraogo arrache le cinéma africain au tiers mondisme et à l'exotisme : une fable nature, qui conte, au rythme du ciel, du vent et des jeux d'enfants, l'histoire tragique d'une grand-mère universelle.

BURKINABEAU

Une vraie mère-grand

PAR JEAN ROUCH



Idrissa Ouedraogo.

On dit couramment, un paquet de Kleenex à portée de main, que le cinéma manque de scénarios, de dialogues, d'acteurs et d'images. Et s'il manquait surtout de fables? Venu d'Afrique comme un sirocco imprévisible, Yaaba d'Idrissa

Ouedraogo nous souffle dans les bronches un air vif qui donne de nouveau envie de respirer, rappelant le cinéma à son impératif catégorique: le cinéma comme art de la fugue, comme poésie de l'évasion. Pas du tout au sens tristement aristotélésien et gastrique de la purge. Bien au contraire. Au lieu de nous lessiver, nous laissant purs mais exsangues dans les altitudes raréfiées du concept, Yaaba nous empoigne ici même, aujourd'hui, comme un rappel à l'ordre au monde.

Et nous voilà en préposé aux machines de l'univers du continent africain, l'oreille collée sur la terre pour guetter la moindre de ses vibrations, les yeux abandonnés sur l'horizon qui fuit, le visage tourné vers les géographies molles du ciel. En ce sens un grand film

douteuse d'un paradis terrestre africain pour tout operator occidental en mal de sensations exotiques.

C'est un vrai coup de couteau qui blesse et menace la vie de la petite Napoko au cours d'une rixe d'enfants; ce sont de vrais cailloux que les villageois acerbes jettent au visage de la Yaaba, grand-mère sorcière paria, et il est bien montré comme une gifle à ceux qui auraient pour ces drôles d'oiseaux africains une tendresse d'ornithologue que la nourriture de survie est, dans cette petite communauté du Burkina Faso, l'urgence maximum. Fabuliste, mais pas rêveur irresponsable pour autant.

L'autre bénéfice immense de Yaaba c'est que soudain, avec ses images magiques, ses dialogues économes mais urgents, son intrigue de thriller fondamental et le vent par un mot doux. Un mental, et surtout ses acteurs de génie, il met tout le cinéma africain en état de doute. Après Yeelen du Malien Souley, aussi où les hommes-femmes-enfants, man Cissé/voilà donc la démonstration parfaitement au courant de leur place burkinabé et cruelle qu'on peut faire un film « pauvre » sans pour autant donner dans l'image floue, la bande-son pourrie et le scénario évanescant. Rude coup pour les ciné-tiers-mondistes qui tombaient à genoux, un cierge à la main, devant n'importe quel approximation de film pour peu qu'il fût tourné « là-bas ».

Idrissa Ouedraogo a mis la barre très haut. Le cinéma africain a intérêt à s'accrocher.

Gérard LEFORT

« Bila et Napoko : dans ce pays de nulle part, la sorcellerie n'a plus d'armes devant le sourire de deux enfants. »

Dans le paysage peut-être le plus rude du Sahel, près de Ouahigouya du Yatenga, ils marchent, ils courent tous pieds nus, comme s'il n'y avait aucune épine, aucun éclat de roche coupante pour s'opposer à cette élégance fabuleuse de leur démarche ou de leur course... Comme si c'était facile de comparer naturellement un tableau inoubliable avec un peu de ciel gris et beaucoup de terre rouge. Et il fallait tout l'art et toute la gentillesse d'Idrissa Ouedraogo pour raconter avec une telle modestie l'histoire tragique d'une grand-mère africaine, Yaaba, qui s'émue des jeux des enfants d'un village dont elle est rejetée.

Mais ce sont eux, le petit garçon Bila et son amie Napoko, qui déjouent tous les sortilèges : car dans ce pays de nulle part la sorcellerie n'a plus d'armes devant le sourire de deux enfants. Idrissa Ouedraogo nous avait habitués à de tels miracles dès son premier film, Poko (1981), racontant sans aucun dialogue le décès d'une femme en couches, sur une charrette tirée par un âne, et qui meurt avant d'atteindre un lointain dispensaire ; la charrette s'arrête et fait simplement demi-tour...

Ou bien, dans les Ecuelles (1983), la confection admirable de quatre hémisphères parfaits par deux bûcherons ayant pour seul outil leur herminette; ces chefs-d'œuvre seront achetés pour quelques francs par un colporteur à bicyclette... Ou enfin Issa le tisserand (1985), qui doit abandonner son art traditionnel pour vendre des friperies importées d'Europe que les élégantes citadines préfèrent aux pagnes indigènes tissés à la main. Et tout cela sans un mot. Comment oublier les premières séquences de Yam Daabo (1986) où, dans un village du nord du Burkina, des camions envahissent l'écran de poussière en apportant ici les vivres venues d'ailleurs mais qui ne seront distribuées qu'à ceux qui sont restés là à ne rien faire?; alors c'est le Choix d'aller chercher au sud des terrains plus fertiles où les paysans retrouveront peut-être de maigres récoltes mais toute leur dignité.

Mais dans Yaaba, Idrissa Ouedraogo va plus loin encore, fidèle à son désir d'utiliser le moins possible les dialogues, mais de tout exprimer, en regards, en larmes, ou en sourires. Bien sûr la grand-mère dit parfois quelques-unes des énigmatiques. Bien sûr Napoko défie Bila à la course (même si elle sait bien que le vainqueur sera toujours le garçon). Et tout ce conte de ma mère-grand est fait de vent, d'horizon, de pluies soudaines, de nuits étouffantes, avec des murmures adultes ou des fous rires d'enfants, et le regard tendre d'une vieille maman. Alors il nous restera, à jamais, en mémoire, ce portrait vivant d'une vraie lady africaine, toute d'élégance dans ses rides et son corps presque nu, dans sa démarche un peu raide d'assurance tranquille de son destin. Une vraie grand-mère, si rare dans notre civilisation impitoyable qui préfère jeter ses ancêtres à la poubelle (c'est-à-dire à la maison de retraite) plutôt que garder, chez nous, ces trésors de tendresse savante.

